

4. GNOSTICISME

1. Texte: gnose valentinienne (150)

A. Commencement: 1) l'origine de tout est un "éon" (=durée coextensive à l'espace) parfait, invisible, inengendré, immuable: c'est le Pro-Père et, avec lui, Pensée et Silence. 2) de l'éon primordial émane^a un certain nombre d'autres éons associés en couples masculin-féminin (Logos, Mère, Anthrôpos, Ekklèsia, etc), dont le dernier est la Sagesse ("Sophie"). Ensemble, ces éons constituent le plérôme (=plénitude, totalité, mais non au sens du NT). 3) Sophie s'éprend d'amour pour la matière, oublie sa patrie céleste, veut imiter le Pro-Père en engendrant seule sans consort masculin. Il s'ensuit une entité difforme et ignorante du monde supérieur. Sophie étend sur elle un voile: c'est la Limite, la Croix, le Khî. Sous le voile, Yaldabaôth (=Yahvé) ignore le monde d'en haut, plane sur l'abîme, s'unit à sa propre Ignorance, s'empare d'une étincelle de vie, et crée l'univers matériel: douze puissances ou archontes (zodiaque), sept planètes, cinq souverains des cieux inférieurs, les archanges, les anges, Puis il se proclame seul dieu (cf. Is 43,10).

B. Milieu: 1) une voix céleste crie: "Tu te trompes, Yaldabaôth, l'Homme aussi existe". Les Archontes voient l'image de l'Homme se refléter sur l'abîme où plane le dieu façonneur du monde matériel. Ils fabriquent l'Homme à l'image de Dieu et de la leur, mais ils ne peuvent l'animer. 2) Alors, le Pro-Père envoie des messagers pour insuffler l'esprit dans la bouche de l'Homme. L'étincelle de vie dont Yahvé s'est emparé se réfugie dans l'Homme et Adam se dresse, supérieur à ceux qui l'ont façonné. Ce que voyant, les Puissances l'enferment dans la chair périssable et le précipitent à bas du cosmos dans le prétendu paradis (de Gn 2-3). Là le Démiurge crée Eve pour récupérer l'étincelle de lumière dans le corps d'Adam. Mais Yahvé souille Eve, laquelle donne naissance à Abel et Caïn, et Yahvé les précipite plus bas que le paradis. 3) C'est avec Seth que commence la vraie postérité d'Adam (=Homme), celle qui est promise au salut. Les Puissances des planètes fabriquent des corps où descendent les âmes après avoir traversé les cieux dont elles subissent l'influence. Parmi les humains ainsi enfermés dans des corps, il y aura les hyliques (=matériels), les psychiques (doués de raison), et les pneumatiques (seuls vrais spirituels).

C. Fin: 1) le Démiurge fait souffrir les parfaits (=pneumatiques), mais Sophie leur donne la gnose, les éveille, leur rappelle leur origine céleste. 2) La Mère ou Seth ou Christ (selon les différentes versions) descend alors dans le monde d'en bas: le Sauveur d'abord déguisé en Archonte et ensuite glorifié passe la Limite, la Croix, le Khî. 3) Après la mort, les âmes des élus transmigrent à travers les dieux, mais les souillés sont précipités dans l'Enfer avec de nouveaux corps.

2. Monisme. La gnose spéculative de Valentin nous apparaît aujourd'hui comme un syncrétisme, un système de pensée qui exploite des représentations d'origines diverses: iraniennes, babyloniennes, grecques, bibliques, chrétiennes. Ces représentations sont utilisées pour reporter dans un registre principal l'ensemble des facteurs au moyen desquels on tente d'expliquer le devenir et le mal et, aussi bien, d'exprimer l'espérance d'un bien durable. La représentation

maîtresse est celle de plérôme, de plénitude, de totalité, de pluralité interne à l'un, de sphère polycentrique. L'éon ou "aïôn" (à la fois durée et espace) est une représentation qui tend, sans y parvenir, à s'identifier à la totalité du représentable. Le Pro-Père est l'éon primordial et Sophie un éon terminal. L'existence du monde matériel résulte d'un accident à l'intérieur de la sphère du divin ou du plérôme: c'est la faute de "Sophie". L'univers matériel résulte de là. Il est soumis à des puissances mauvaises, en particulier au yavhé créateur de la tradition biblique, devenu une sorte de Satan, d'adversaire du "vrai" Dieu, le Pro-Père très bon. Mais l'Homme véritable, qui connaît le monde supérieur et vrai, se libère de la matière. Car Seth est descendu dans le monde d'en bas comme sauveur, s'y est déguisé en Puissance, a pu ainsi tromper les régents du cosmos et passer la Limite, amenant avec lui, à travers les cieux, les pneumatiques.

Une attention renouvelée à l'une des tendances dominantes de notre temps peut aider les contemporains à comprendre quelque chose à cette antiquité. En effet, tandis que la recherche positive en incline un grand nombre parmi les scolarisés de notre époque à évacuer le divin au profit du seul mondain, la propension de plusieurs maîtres à penser de l'antiquité finissante les portait à retirer toute signification au mondain au profit du divin. Ainsi, à la limite, le matérialisme (positif, historique, dialectique ou simplement vécu) et le théisme acosmique ne sont pas loin de s'équivaloir. Tous deux sont des monismes, des tentatives semblables à celles de l'Inde ancienne, de penser le réel en son entier comme non-dualité ("a-dvai-ta"). Ces prises de position dérivent d'une option fondamentale qui, en définitive, est d'ordre logique. Qu'est-ce qui commande la pensée (=pesée)? 1) Le seul principe d'identité ou de non-contradiction?, 2) ou aussi le principe de désimplification de ce qui était et est toujours précontenu dans une essence, une structure? 3) et le principe de coïncidence des contraires? 4) et le principe d'amorisation, d'élimination finale du contraire de l'amour, lequel est unitif? Ceux qui, aujourd'hui, veulent être vraiment logiques sont forcés de s'interroger et sur Aristote et sur Zénon de Cittium (stoïcisme), et sur Nicolas de Cues, et sur Teilhard de Chardin.

3. Espace. Dans à peu près tous les systèmes prégnostiques de représentations (archaïques, proche-orientaux anciens, platoniciens, aristotéliens, stoïciens, bibliques), l'espace (le tout, l'univers, le monde, la nature, le cosmos), par tout ou partie de lui-même, était un lieu de MANIFESTATION DU DIVIN, d'une ou de plusieurs puissances soit transcendantes soit immanentes. Le propre de la représentation gnostique (=gnosticiste) a été de séparer tout à fait le divin du mondain et de voir le monde comme absolument dédivinisé, intransparent, mauvais, insauvable. Car le divin étant qualifié par des mots tels que vie, lumière, puissance, bonté, le mondain ne pouvait être que mort, ténèbres, impuissance et courroux. Il ne peut être l'oeuvre d'un dieu bon. Aussi, ceux des gnostiques qui prenaient en considération la tradition biblique d'un Elohim créateur et d'un Yahvé sauveur ont-ils renversé ces doctrines en leurs contraires. Ils ont identifié Elohim et Yahvé au demiurge platonicien (=artisan, fabricant) qui est dit avoir fait le monde en se modelant sur les Idées (divines). Cependant, ils ont enseigné que le "créateur" ignorait le monde réel, celui d'en haut. Le monde réel est tout entier céleste, outre-mondain. ET, pour les humains, vivre ne peut être que l'effet d'une évasion hors du monde et, même, d'une transgression délibérée de tous les interdits, seul moyen, selon certains extrémistes, d'affirmer et de réaliser sa propre auto-transcendance.

4. Temps. Partout et par tous, au niveau profond de la pensée pensante non encore pensée, le temps a quelque chose à la fois de mythique, de cyclique et de linéaire. Cependant, le mythique prédomine chez les archaïques, le cyclique chez les proche-orientaux anciens et chez les Grecs, le linéaire chez les juifs et les chrétiens. Le mythique est le temps des pères, des fondations, des origines. Le cyclique est le temps de la mémoire historique, le souci des classes dirigeantes attentives à la succession des régimes politiques, aux rationalités régionales et provisoires, à l'éternel retour du même. Le linéaire est le temps orienté, qui a un commencement, un milieu et une fin, un alpha, un mu et un ômega, une paternité, une filialité et une maternité-spiritualité. Mais, dernier venu, le temps linéaire, qui implique une série de passages en direction de l'absolu, se trouve, par sa position même, constamment menacé. Il invite à récapituler, dépasser et accomplir ce qu'il y a de réel et de vrai dans les temps mythiques et cycliques, mais ceux-ci résistent. On comprend ainsi que, pour les premiers penseurs de la tradition chrétienne (l'auteur des épîtres à Timothée et à Tite, Justin, Irénée), le gnosticisme a été évalué, non seulement comme une régression en deçà de la pensée cyclique, mais comme une résurgence de la conception du temps qui caractérise le mythe. L'attention passionnée et quasi-exclusive qui est accordée au(x) père(s) a paru incompatible avec une doctrine qui mettait une égale attention à la pensée du ou des fils, de la ou des mères: à l'exercice d'une seigneurie dans le destin de laquelle il est de devenir omnipotente en vérité, non pas cependant malgré mais dans les douleurs mêmes de l'enfantement.

5. Connaissance et connaissance. Dans la tradition biblique, la connaissance en général n'est aucunement suspectée. Au contraire: on y exhorte à connaître Dieu, à reconnaître les autres; et le péché est compris comme une inconnaissance. Ce qui est suspect, c'est la connaissance "du bien et du mal" - de l'utile et du nuisible - dès là qu'elle est comprise comme une capacité tout simplement bonne, connaturelle, et dont les bienfaits, à l'âge adulte de l'humanité, l'autoriseraient à faire fi de la croyance (infantile) en quelque autre puissance. Cette évaluation négative était déjà formulée au tout début du Livre (=Bible). Dans les trois premiers chapitres de la Genèse, un contraste est établi entre, d'une part, une ressemblance de principe de l'humanité au tout-puissant (Gn 1,28) et, d'autre part, une prétention à une ressemblance déjà totale où serait incluse la capacité de vaincre même la mort (Gn 2-3). Il est ainsi enseigné que la connaissance pratique est subordonnée à une connaissance théorique qui implique un consentement: que Dieu soit Dieu et que l'Homme soit l'Homme, celui-là immortel et celui-ci mortel, lui capable de donner au second sa vie et sa puissance, et les humains capables de recevoir ses dons et, aussi bien, de les refuser. Adossés aux représentations génésiaques, le gnosticisme apparaît comme un effet du choix qui y est fait du seul premier chapitre, et le christianisme comme l'effet d'une volonté de fidélité à l'ensemble du récit des origines. Dans le premier cas, la ressemblance au divin n'est qu'un retour à un état originel indifférencié, dans le second, elle doit être un dépassement des différences dans un intégrateur. Là, le salut est individuel, ici il est collectif. La techno-scientifico-économie est conforme à la logique de l'histoire universelle (Gn 1,28), dans la mesure où elle se reçoit comme l'envers et le complément et le moyen d'une connaissance mystérico-sapientio-salvifique, où elle se comprend comme un moyen d'induire la confiance que c'est en perdant sa vie qu'on la gagne (Mc 8,35).

6. Connaissance et salut Dans le mouvement chrétien comme dans le mouvement gnosticisme, la connaissance est primordiale. La différence consiste en ce que, dans le premier, elle est subordonnée, en même temps qu'à une foi-confiance, à une foi-contenu, et qu'elle s'alimente à un corpus de textes normatifs et à une clé herméneutique qui est un événement advenu dans le monde une fois pour toutes et pour tous, au lieu que, dans le second, sans référence au monde et à l'histoire réputés impertinents, elle s'empare de toute tradition susceptible de la nourrir et de donner au "connaissant" l'assurance de son salut individuel, une sorte de confiance en soi et pour soi. Tandis que, dans la mouvance de l'événement-Jésus, le désir de vie est éprouvé et entretenu par les personnes sous la forme d'une espérance qui, appuyée sur la foi en une toute-puissance autre, englobe la totalité des choses et des humains, dans le mouvement gnostique, l'infinité qui est connaturelle au désir est infléchie par une angoisse existentielle, et confisquée au profit de celui-là seul qui se convainc qu'il a la connaissance certaine de son salut. Comme le christianisme, le gnosticisme a pris forme au même tournant majeur de l'histoire universelle, et il a surgi depuis le même fond de manque creusé par le conflit des traditions classiques et par la débâcle des institutions humanistes, et il a fourni à plusieurs un moyen efficace d'apprivoiser la crainte et d'éviter la névrose et la psychose. Malgré ces mérites, on peut dire aujourd'hui et dans nos mots modernes que, aux yeux des grands penseurs des origines, il n'avait pas en lui-même le moyen de guérir ses adhérents des "scotoses" (cécités) et "pôroses" (duretés) graves ou bénignes qui ont habituellement pour effet d'emprisonner la subjectivité dans l'affect, de livrer l'imaginaire au caprice, d'empêcher l'autocritique et de détourner l'intelligence de l'observable. Aussi, comme l'existence humaine est d'essence sociale et historique, que la connaissance à elle seule enfle le connaissant, et que c'est la confiance amoureuse qui construit les communautés humaines, il paraît bien que les chrétiens de notre temps sont fondés à penser qu'il était inévitable et, en un sens, prévisible qu'à plus ou moins long terme ce serait un mouvement semblable au christianisme que l'humanité, à l'époque postclassique et dans l'aire levanto-méditerranéenne, jetterait son dévolu.

7. Réaction de la "Catholica" au gnosticisme. Caractéristiques du gnosticisme sont trois oppositions: de la connaissance et de la foi, du Grand Dieu bon et du Démiurge mauvais, de l'esprit et de la chair. Or, au sentiment des premiers chrétiens, la première risquait de mener à l'anomisme et au libertinisme, la deuxième à l'acosmisme et à l'apolitisme, la troisième à l'élitisme et à l'ascétisme. Aussi ont-ils réagi là-contre.

On a proposé de traduire autrement le v. 3 de 1 Co 5, en rapportant les mots "au nom du Seigneur Jésus" non à Paul mais à celui qui a commis l'inceste: "J'ai déjà jugé (porté un jugement de condamnation sur) celui qui a commis une telle action au nom du Seigneur Jésus". Certains Corinthiens avaient interprété la libération de la Loi accomplie par Jésus, confessé comme Seigneur, comme la suppression de toute contrainte. Ils professaient que tout est permis et que les forts n'ont pas à se soucier du scandale des faibles. Il apparaît ainsi que les prodromes du gnosticisme se sont manifestés au plus tard au début des années 50 et que, grâce à Paul et à son équipe éphésienne, on en avait déjà jaugé ce qu'on appellera soit la malignité soit, plus oecuméniquement, l'incompatibilité avec la tradition chrétienne-catholique.

Reprenant la distinction platonicienne du Bien et du Démiurge, les gnostiques ont opposé le Dieu et Père de Jésus au Dieu créateur de la tradition biblique. Ils se considéraient comme naturellement semblables aux dieux et donc immortels et, par leur  me, destinés à réintégrer le domaine du Pro-Père céleste, et cela en sortant de ce monde mauvais que le dieu biblique avait crée. Ils opéraient ainsi une dichotomie, une déchirure à l'intérieur du divin: entre le créateur du monde et le sauveur des hommes, ils s'interdisaient de voir aucune continuité. C'est sans doute contre ce dualisme que, en 2 Co 4,6, Paul a enseigné que celui qui a crée la lumière est le même que celui qui a resplendi dans les coeurs des hommes.

Dans les communautés pauliniennes et johanniques, on avait fait état de la distinction biblique entre l'esprit et la chair au profit de celui-là et au détriment de celle-ci (Ga 4,4.29; 5,19-23; Jn 3,6; 6,63). Mais comme, dans les marges gnosticisantes des communautés, cette dualité tournait en dualisme, on peut attribuer à une relecture de la tradition johannique primitive, des vv. tels que Jn 1,14 et 1 Jn 4,2 (Verbe devenu chair, Jésus venu dans la chair) et à une relecture de la tradition paulinienne (résurrection d'entre les morts) la formule du symbole des apôtres (résurrection de la chair). La tradition chrétienne dispose ainsi de formules contrastées qui lui permettent de corriger les déviations éventuelles et chosifiantes du th ologoum ne de la résurrection.

8. Singularité. En définitive, ce qui explique l'éviction du gnosticisme hors du mouvement chrétien, c'est la position, au commencement, au milieu et à la fin du monde, d'une unique singularité: trino-christique. Il s'agit là d'une option fondamentale qui passe l'entendement, qui vient du coeur et de plus profond que lui: de l'Esprit qui remplit l'univers et qui dévoile à certains le centre absolu de la Sphère de l'existence. Ce dut être l'effet d'une structure heuristique comparable à un ciseau à deux lames qui, en se fermant, produit un effet. La lame supérieure est une mémoire, une conscience d'époque, la lame inférieure est une disposition à observer les faits et à y discerner les signes des temps. L'époque est celle d'une société qui, en des segments prophétiques d'elle-même, au-delà des familles, des nations et de l'oecum ne virtuellement planétaire, au-delà de l'économique, du politique et du religieux, anticipait une fin, un passage à la limite: le dévoilement d'un caché, la révélation d'un mystère, de la structure intentionnelle de l'existence. Disons, dans le langage de notre modernité: un début d'accomplissement de la centro-complexification de la matière, de la vie et de la pensée, où, non seulement les vivants mais les défunts et les choses mêmes pourraient être libérés de la vanité et de la corruption.

Pour donner expression à un tel dépassement, il existait une tradition selon laquelle le passé de l'humanité était récapitulé dans les noms du Dieu et Père (familles), du Seigneur et Fils (nations), de l'Esprit et Sagesse (internationalité), et selon laquelle aussi tout le présent et le futur pouvaient être encapsulés dans la mémoire subversive des souffrances de l'humanité. Si elle s'opérait, la jonction de ces deux "prophéties" (passé/présent-futur) pouvait avoir pour effet, au moyen d'une audacieuse mais humainement imprévisible expression th opo tique, la représentation d'un Seigneur et Fils qui, par son acte filial d'obéissance au Père jusqu'à la mort, obtiendrait pour lui-même la seigneurie universelle et, pour tous, le don de l'Esprit vivifiant.

Là-dessus, il s'est trouvé qu'un certain nombre d'observateurs ont été frappés par la manière dont Jésus avait: 1) parlé de Dieu comme du Père de tous et de lui-même singulièrement; 2) annoncé la proximité de la venue, au-delà des royaumes et des empires, du Royaume de Dieu, de la domination du Vivant sur le dernier ennemi de l'Homme, qui est la mort; 3) agi de telle façon que plusieurs étaient amenés à penser que l'Esprit d'Elie et des prophètes était sur lui; 4) et subi le supplice de la croix.

On peut donc se représenter que c'est chez certains qui déjà étaient portés, en même temps qu'à professer le monothéisme, à distinguer les noms du Dieu et Père, du Seigneur et Fils, de l'Esprit et Sagesse, et chez qui les rapports de Jésus au Père, au Fils et à l'Esprit prophétique se constituaient en un unique réseau de représentations, que la structure heuristique, qui depuis toujours travaille l'espèce humaine du dedans et du dehors, a guidé une fructueuse quête du sens, que les deux lames du ciseau se sont rejointes et que le produit fut la focalisation de l'affectivité et de l'imaginaire sur Jésus de Nazareth confessé, d'un côté, comme Seigneur et Fils, d'un autre côté, comme Christ et Tête d'un Corps-Eglise par lequel il opère, au coeur du monde et de sa vanité, le sauvetage de la vie.

9. Gnose et théologie mystagogique. Le gnosticisme fut un des signes de la crise qui, au début de l'ère chrétienne, affecta la capacité du langage à viser le réel en totalité. Car la sortie de l'unanimité mythique et tribale et les progrès de la pensée classique avaient fait naître de multiples différences dans les traditions (mythiques, scientifique, philosophique, mystérieuse, mystique, poétique...). Le remembrement du langage était une tâche à accomplir mais surhumaine. Les termes premiers étaient les plus vulnérables. Ils étaient tendus entre un désir en mal de totalité et un réalisme enclin à se replier sur des miniatures, entre un vouloir-dire amoureux du tout et un dire qui s'accroche à des idoles. Les termes premiers furent ainsi liés à des figures, elles-mêmes mises en rapport les unes avec les autres de façon souvent arbitraire. C'était depuis toujours que s'opposaient et se posaient: le jour (latin dies: d'où deus puis dieu) et la nuit; le céleste et le terrestre (latin humus: d'où homo, puis homme); l'inspiration et l'expiration (latin ani-ma: d'où âme); le cosmétique (parure, bel arrangement) et le cosmos (ordre universel). Mais l'entropie du langage fut cause que la pensée se porta: 1) du tout à des parties; 2) des relations entre les parties aux termes qui les signifient; 3) des termes à des substances ou en-soi ou "étants". Le référé lui-même du référent "dieu" fut pensé comme un étant parmi d'autres et non plus comme l'être en totalité; et il en fut ainsi de l'âme, de l'homme, du monde. Certes, la vie est négentropie (ou syntropie) et la pensée est la forme que prend la vie pour lutter contre son contraire, mais la remontée du langage en direction du fondamental et du fondatif est toujours laborieuse. On peut donc comprendre le gnosticisme comme le déclencheur d'une tentative - destinée à une longue durée en Occident - de construire un discours qui aurait pour fonction de disposer à coïncider avec une Parole pure qui serait inséparable et du dieu et du terrestre et du monde. Cette tentative fut celle d'un double discours: théologique, d'une part, "économique" d'autre part. Ce discours tend au non-discours, au silence, à la mystique, à l'écoute, à l'obéissance. Il ambitionne d'assimiler les mystes à une Parole principielle qui est liée à la corporalité, qui la vivifie, qui la dynamogénise et qui lui communique la capacité de faire de plus grandes oeuvres que celles que la Parole-devenue-chair, avant la donation de l'Esprit consécutive à la mort-vie du Christ, avait pu accomplir (Jn 14,12).

10. Origine. La pensée gnostique est, d'un côté, une réponse à une triple interrogation: d'où venons-nous? où sommes-nous? où allons-nous? et, d'un autre côté, son expression est farcie d'emprunts à la tradition biblique. Là-dessus, les historiens et les phénoménologues s'enquièreent de l'origine aussi bien de l'interrogation que de l'expression. Ainsi, la gnose des premiers siècles chrétiens apparaît comme une riposte au défi posé par la déroute des institutions familiales (archaïques), civiques (proche-orientales et grecques), et cosmopolitiques (classiques). Certaines personnes cultivées et souvent livresques (dévoreuses de livres) se trouvaient alors acculées à chercher dans les mots des substituts aux relations chaudes et aux valeurs en déshérence. Or il y a des indices que le mouvement gnosticiste a commencé dans l'un ou l'autre de ces milieux en crise, le principal étant le milieu juif, fortement affecté par les désastres nationaux de 66-73 et de 132-135. En effet, il semble avoir commencé comme une rébellion contre la tradition biblique et sa filiale, la tradition évangélique. Tout se passe comme si des héritiers de la tradition judéo-chrétienne l'avaient jugée responsable du déclin politique de leur peuple. Ces gens se sont alors retournés d'un côté contre la représentation du dieu créateur d'un monde qu'ils éprouvaient pervers, d'un autre côté vers la représentation du dieu bon et transmondain de la tradition platonicienne. Et certains ont pris plaisir à inverser les valeurs bibliques, faisant de Yahvé un être démoniaque et méchant et de quelques personnages réputés mauvais, tels le Serpent et Caïn, des êtres bénéfiques. En même temps, ils faisaient servir leur grande capacité d'intériorité et leur intelligence subtile à l'invention poétique et à la composition de récits où ce que d'autres pensaient comme histoire du monde ou de la nature était narré par eux comme une aventure de bout en bout divine et mythique.

11. Gnose et gnosticisme. Le grec désignait par "gnôsis" la connaissance en général, mais, durant le premier siècle de l'ère chrétienne, le mot en vint à désigner une connaissance qualifiée de salvifique. En se connaissant comme issu du lumineux monde d'en haut, jetés dans le monde ténébreux d'en bas et destinés à retourner dans le monde céleste et bienheureux, ceux qui prétendaient avoir cette connaissance se considéraient comme sauvés et vivant déjà de la vie divine et éternelle. Cette spiritualité a pris durant cette époque des formes fort diverses et elle s'est donné bien des noms, mais les spécialistes modernes ont cru devoir généraliser le nom de gnose pour les caractériser. Cependant, constatant ensuite que cette manière d'être et de se vouloir au monde sans en être se retrouve en d'autres milieux et époques, on a réservé le nom de gnose pour désigner la pure essence de la connaissance dite salvifique, et on a forgé le nom de gnosticisme pour circonscrire le phénomène gnostique des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Tout indique que le mouvement gnosticiste est parti de la vallée du Jourdain (Simon, Dosithée, Ménandre, Satornil, Basilide), qu'il s'est répandu de là, d'une part en Syrie et en Asie Mineure (Satornil, Nicolas), d'autre part en Egypte (par Basilide), puis qu'il s'est épanoui en particulier à Alexandrie et à Rome (Valentin, Héracléon, Ptolémée, Cerdon), et enfin en Syrie et en Mésopotamie (Bardesane, Mani, Audi, Mandéens...). Il a fortement influencé la "théologie" chrétienne (Clément, Origène) et le monachisme (Evagre le Pontique). Son expansion montre que le mouvement trouvait en beaucoup d'endroits des terrains propices à son inculturation.

12. Approches Les gnozes sont envisagées de quatre façons principales: 1) comme des spiritualités ou sagesse ou idéologies ou visions du monde ou systèmes; 2) comme des ensembles cohérents de doctrines et de pratiques ayant chacun son originalité; 3) comme hérésies ou choix non conformes aux traditions dont elles se détachent; 4) comme interpellations aux spiritualités traditionnelles et occasions pour elles de faire un aggiornamento et de devenir plus oecuméniques. La première approche est celle des phénoménologues (qui cherchent à saisir le noumène dans le phénomène lui-même, en son intentionnalité propre); la deuxième est celle des historiens; la troisième est celle des religions établies; la quatrième est celle des ailes marchantes et des penseurs libéraux. Dans le cas du gnosticisme, les approches se sont succédé dans l'ordre inverse de leur énumération ci-dessus. En premier lieu, des penseurs ou poètes juifs qui gravitaient autour du mouvement chrétien ont tenté soit de christianiser certaines formulations de la quête du salut, soit de faire servir quelques croyances chrétiennes à l'expression d'un système syncrétique. En deuxième lieu, des responsables du mouvement chrétien ont lutté contre ce qui leur semblait relever du mythe plus que de la foi. En troisième lieu, depuis le 19e siècle surtout, les historiens se sont appliqués à retracer les sources du gnosticisme (chrétiennes, juives, grecques, égyptiennes, iraniennes, indiennes). En quatrième lieu, des penseurs de l'Occident ex-chrétien, forts de découvertes récentes concernant le gnosticisme et le manichéisme, s'efforcent de comprendre la manière particulière d'être au monde de ceux qui se disent gnostiques ou qu'on peut assimiler à cette sorte de spiritualité.

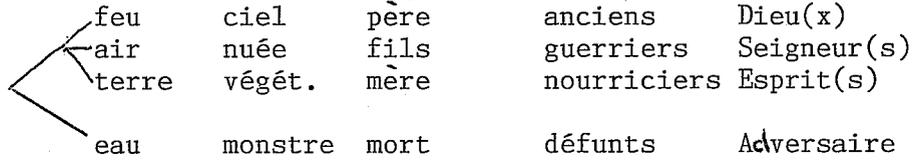
Il s'avère aujourd'hui que, dans l'état présent de nos sociétés, où régressent les solidarités et les valeurs et progressent les sciences et les autonomies, les libertés et les individualismes, cette dernière approche est interpellante pour beaucoup de ceux qui ne se sentent ni sûrement chrétiens, ni sûrement non-chrétiens. Ces représentants du "troisième homme" souhaiteraient que soit nouvellement articulée la relation entre la connaissance et l'amour.

Dans une étude de l'histoire de l'Eglise comme celle-ci, il a paru bon de tenter de comprendre du dedans aussi bien le gnosticisme qui s'est développé dans les marges du christianisme, que le christianisme lui-même qui s'est vu, en un premier temps, menacé en son essence par la gnose surtout manichéenne, et en un deuxième temps, encouragé, sur le fondement de la foi et de l'amour, à cultiver la connaissance de ce qui passe toute connaissance.

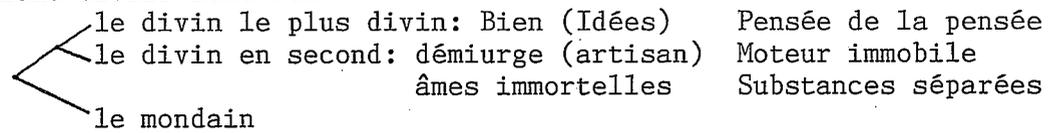
Diagrammes
(Visions du monde)

1. Archaïque: Haut - Ciel - Lumière - Le Céleste = Dieu - le Vivant
Bas - Terre - Ténèbres - le terrestre = Homme-Le Mortel

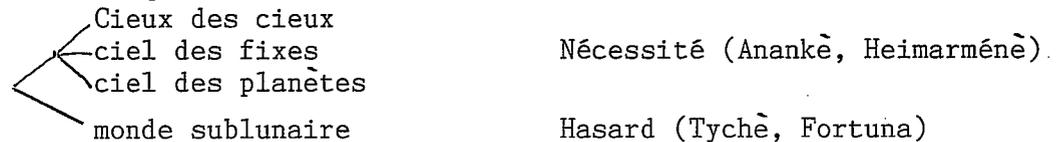
2. Proche-orientale et présocratique:



3. Quatrième siècle athénien:



4. Ere hellénistique:



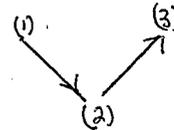
5. Premiers siècles de l'ère chrétienne: astrologie
déterminisme astral (zodiaque)
connaissance de...et magie

6. Idem: démonologie:

Dieu(x) bon(s)
Monde mauvais (démons)

7. Idem: gnosticisme

être, Bien, Plérôme, Eon, Pro-Père
non-être: étincelle de vie jetée là



8. Idem: tradition b.é.e.



9. Modernité:

Agnosticisme, athéisme, positivisme
Cosmos des humains astrophysiciens

10. Ch_ristianisme postmoderne:

réintégrer la science dans la sagesse, la sagesse dans l'esthétique, l'esthétique dans la mystique;
et/ou: prendre les Ecritures comme moyen de récupérer l'écriture, la Parole pure, et ainsi, de remonter plus haut (ou plus bas) que l'énergie cosmique.

8- Confiance en Dieu

Confiance en soi ...
et dans ses moyens

9- L'important dans la vie...

Faire la volonté de Dieu

Le bonheur, son bonheur

10- Terme premier

Grâce: une donation gratuite

Energie latente, disponible
pour soi, potentiel déjà là

11- Pensée

Ecriture: noyau dur
normative

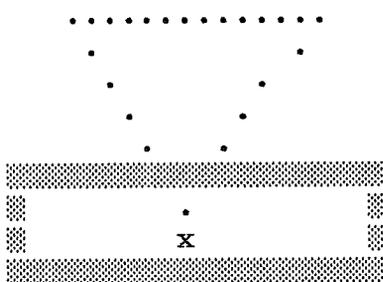
Spéculation libre...
synchrétisme

12- Etalon de mesure

Magistère

Gourou personnel
Maître spirituel

13- Représentation de la totalité



Pénétration du divin
dans sa forme concrète,
historique et christique
Ce que refuse le gnosticisme

Seul le divin est réel
L'humain est un divin déchu
qui retourne à son essence
s'il arrive par ses propres
moyens à répondre à ses trois
questions:

- 1- D'où venons-nous?
- 2- Où sommes-nous?
- 3- Où allons-nous?

Ni juif, ni grec,
ni maître, ni esclave
ni homme, ni femme

sont élus, ceux et celles qui
ont acquis la connaissance de
ces réponses à ces questions

Ethique

1 Cor 13: L'amour et
respect des faibles,
ne pas scandaliser les
faibles
La connaissance enfle.

Connaissance, qu'il est le
important pour moi d'acquérir
ce qui compte c'est mon salut
personnel

